

Lundi 9 octobre 2023

La déchirure

Mai 2023

C'est par un coup de fil inattendu que ma cousine Francine m'annonce : *J'ai vendu la maison de mes parents et j'ai commencé à vider le grenier ; j'ai retrouvé tout un tas de lettres de nos grands-parents et je pense qu'à ton prochain passage , tu vas avoir plaisir à les découvrir !* Je n'hésite pas une seconde et, très vite, Francine et moi, nous retrouvons. C'est toujours un plaisir de se revoir. Nous avons le même âge et un parcours assez semblable.

La maison a bien changé.

Nous avons du mal à retrouver les nombreuses petites pièces d'autrefois. La grande salle du rez-de-chaussée, décorée des couleurs à la mode, est aujourd'hui éclairée de grandes baies. Si elle donne encore sur le jardin, celui-ci n'est plus potager ! On accède au grenier par un escalier raide qui comporte dans un renforcement un lavabo en tôle émaillée d'un autre âge dont le robinet rouillé atteste de sa vétusté. Deux portes de sapin rouge, l'une ouvre sur une chambre en sous-pente , l'autre ouvre sur le grenier.

Ce jour, il pleut. La pluie semble marcher sur le toit et l'averse inonde la vieille lucarne qui éclaire faiblement. Des toiles d'araignées pendent des tuiles. Un bric à brac de vaisselle, de matelas empilés, de vêtements accrochés sur des cintres et de chapeaux de paille et de feutre s'amoncellent. Des cartons remplis de papiers, de vieux livres jaunis accompagnent des cahiers d'écoliers. Nous éternuons dans un éclat de rire. La poussière s'élève alors en une multitude de scintillements. D'un coffre de merisier sculpté, j'extrait une liasse de lettres oubliées que je m'empresse de lire. C'est le récit tragique de la guerre 14/18 que notre grand-père Eugène raconte à sa jeune épouse Joséphine.

Francine et moi, toutes deux assises sur des coussins de velours cramoisi marron et beige, nous nous offrons ce moment privilégié, le cœur un peu barbouillé , il faut bien le dire. Nous entrons dans l'intimité de nos grands-parents.

Ces lettres, incomplètes, sont parfois effacées. Elles ont été écrites par Eugène, tandis qu'il se trouvait dans les tranchées, dans la chaleur, dans le froid , sous la pluie, dans le vacarme des obus.

Châteauroux, ce samedi 1er Août 1914, ce jour où plus rien ne serait comme avant. Le temps est superbe , les moissons viennent de commencer. En bras de chemise, Auguste Aucouturier, chantre de l'église, suivi d'une troupe de gamins, annonce tambour battant, la proclamation de la mobilisation ! Très vite, le tocsin ameuté la population. Sa sonorité lancinante avec ses longs coups répétés accentue la tristesse générale. Chez les plus âgés, c'est l'angoisse mêlée d'une grande résignation . Des plus jeunes monte un élan de

solidarité et de nationalisme. Ils chantent la Marseillaise et crient « vive la France, vive l'armée ! ». Seuls, les plus lucides pleurent !

A l'usine Balsan, on arrête la fabrication des chemises pour celle du drap de troupe nécessaire à la confection des uniformes des soldats. Les affiches sont placardées sur les murs de la mairie, des écoles, des églises ; **on peut y lire que la mobilisation n'est pas la guerre**, certains y voient un encouragement à partir.

Eugène est soldat de deuxième classe. Cultivateur, il a les mains noueuses et fortes, la nuque burinée, les cheveux noirs, courts, bien fournis, tout comme sa moustache d'ailleurs. Eugène est solide; il n'hésite pas une minute à rejoindre ses trois frères et c'est fièrement qu'il revêt l'uniforme du poilu. Joseph leur père est venu encourager ses quatre garçons : Eugène 29 ans, Louis l'ainé, 31 ans, Sylvain 26 ans et Joseph le plus jeune 21 ans. Sur la grand-place de Châteauroux, toute la population est là. Le temps est étouffant, à l'orage. Certains boivent avant de regagner leur régiment ; ne tenant plus debout, ils arrivent à moitié équipés sur le quai.

Lundi 3 Août 1914. Le 90^{ième} RI et le 290^{ième} RI sont appelés à rejoindre les berrichons de Paris. La gare de Châteauroux est grouillante, les rues sont agitées. Tous se préparent à un douloureux départ. Entre deux rangées de femmes, d'enfants, de vieillards, les soldats défilent au pas cadencé et gagnent la gare. Ils partent à la nuit tombée, pour Paris, puis vers la frontière belge.

Joséphine, ne te fais pas de chagrin pour moi, j'ai tout espoir de revenir, soigne bien nos petites filles, j'ai le moral et tout sera fini très vite ! Eugène ne savait pas qu'il ne retrouverait sa femme qu'au bout de cinquante mois.

Dès les deux premiers mois d'été 14, beaucoup ne survivent pas, un sixième des soldats mobilisés est tué. Deux millions d'entre eux ne reverront jamais leur clocher.

Nous lisons. Les premiers combats :

10 Août 1914, Ma Joséphine, nous sommes arrivés à Zonnebecke ; nous sommes tous animés d'une foi inébranlable et croyons en une heureuse issue.

20 Septembre 1914, nous venons de passer une semaine terrible. Il n'y a plus ni nuit ni jour. S'il m'est permis de revenir, je te raconterai.

19 Octobre 1914, ma femme chérie, tu as dû apprendre la terrible nouvelle ! Oui, Louis est mort fin septembre et Joseph, 8 jours plus tard. Les combats ont été terribles. Louis a eu une tombe provisoire mais Joseph a été enseveli ; on n'a pas retrouvé son corps. Je pense à Ninie et à Robert qui n'a que 10 mois. A mon retour, nous l'élèverons. Quelle horreur cette guerre ! Ton mari qui t'aime...

Les offensives

Comment décrire ? Des cadavres allemands, là, des cadavres noirâtres. Le vent essaye de chasser l'odeur des charniers qui nous prend à la gorge. Ce qui me tient en vie, c'est toi Joséphine, ta photo sur mon cœur et la pensée de nos petites Alice et Marie-Louise qui a un an passé maintenant. Marche-t-elle ? Je pense à toi et à mon Berry. Remercie mes

parents pour le travail repris dans les champs...

31 Octobre 1914, Chers parents, nous passons des moments difficiles ; il nous a fallu trois jours pour apprendre la mort de Louis et Joseph. Vous pouvez être fiers d'eux, ils se sont battus et bien, pour la France Sylvain et moi découvrons toute l'horreur que la France a interdit de publier, les pertes en hommes sont considérables. Merci chers parents d'aider aux champs, aux bêtes. Ici, le sang coule à flots mais nous avançons quand même.

1915. A la souffrance physique s'ajoute la souffrance morale ; la mort peut nous surprendre à chaque instant ; de longues nuits sans dormir ; huit jours sans boire, presque rien à manger et vivre au milieu d'un charnier ; terrible ! Qui peut comprendre ! Ceux partis en permission reviennent écœurés ; les civils les évitent, ne sachant que leur dire, un fossé s'est installé, sournois, douloureux...Ma Joséphine, as-tu vendu des patates ? pour les plantations fais plutôt des Roseval, elles donnent plus que les autres pommes de terre et sont plus faciles à arracher. Sois toujours confiante, tous n'y restent pas ...

27 Août 1916. Ma petite femme chérie, voici déjà deux ans que nous sommes partis. Comment vas-tu ? Je pense à toi. Je rêve à de l'eau pure car ici nous sommes dix à nous disputer l'eau croupie d'un trou d'obus. Pauvres que nous sommes, nous tenons pourtant ; nous mangeons mal et rarement chaud. L'alcool coule énormément ; Dieu merci , je ne bois pas mais beaucoup titubent et c'est consternant de les voir ne tenant plus debout ; ils se chamaillent pour un peu de vin. Un jeune berrichon Abel Garçault le seul fils de Léontine Charpentier a été exécuté, je ne faisais pas partie du peloton d'exécution, c'est un prêtre Jean-Baptiste Lafitte qui a dû l'achever ! Il ne s'en remettra jamais le pauvre. Tué pour l'exemple, disent nos supérieurs, il a été accusé de s'être blessé la main pour être exempté ! Il n'avait pas 20 ans ; quelle cruauté ! Nous venons d'apprendre que notre compagnie ou plutôt ce qui en reste part bientôt sur Douaumont. Ton mari qui t'aime.

Noël 1916. J'ai reçu ton colis ; le chocolat, la confiture de châtaignes, le gâteau aux poires ; tu ne peux savoir quel bonheur c'était. Dormir, c'est l'oubli. Ici, il n'y a que des blessés graves et nous sommes continuellement sous les feux. Nous sommes sales. On crève comme des animaux dans la misère physique, intellectuelle ! Ce qui me fait vivre c'est ton souvenir ! Les petites doivent être bien changées, parle-moi d'elles.

24 juin 1917. Nous n'avons plus de provisions de réserve. Ici, les blessés appellent leur mère, leur femme ; certains supplient pour qu'on les achève. Pour continuer à vivre, je pense à toi, ta photo sur moi. Je monte la grande avenue d'Argenton, je revois le marché aux bestiaux, je te revois et tous ces souvenirs même s'ils sont douloureux me permettent de survivre. Ma Joséphine, ce que tu ne peux faire, laisse-le sans regret. Les vaches faucheront bien.

18 juillet 1917. Notre régiment part dans l'Aisne. J'y ai retrouvé Sylvain, il a comme moi beaucoup maigri. Ça nous a fait du bien de nous retrouver. Nous avons énormément parlé et comme moi , il pense que personne ne peut croire à l'horreur que nous avons vécue. Les « Boches », sans le savoir, nous fournissent en obus et certains devenus très habiles nous enseignent la fabrication de bagues. J'en ai une pour toi. D'autres sculptent le bois et c'est une occupation que j'aime. Les chats dans les tranchées tuent les rats. Ils nous apportent un peu de douceur et d'humanité. L'intendance ne suit plus. On ne se lave plus. Beaucoup ont des poux. Tu me demandes ce que nous mangeons : par semaine, deux fois de la soupe à la couenne ou aux pois. De la soupe au riz avec un semblant de viande de

bœuf. On mange dans le couvercle de la gamelle qu'on rince dans l'eau des tranchées.

Novembre 1917. Ma Joséphine, la foi me manque. J'ai souvent l'estomac vide. De nombreux poilus se font évacuer pour pieds gelés. Sylvain et moi sommes vraiment solides, malgré tout même si nos estomacs sont détraqués. Si tu peux m'envoyer du miel et autres sucreries. Sylvain et moi, nous ne buvons pas et économisons le sou qu'on nous donne par jour. D'autres boivent pour oublier. Quelle sale guerre ! Les jeunes officiers commandent sans se rendre compte de nos difficultés. C'est honteux de mener des hommes pire que des bêtes. Je t'embrasse de tout mon cœur.

31 Décembre 1917. Mes bons et chers parents, de repos jamais ! Il devient difficile de vous écrire car nous n'avons pas un moment de libre. Le sommeil pèse. Nous sommes mal nourris mais parfois le pain est bon. Robert me demande de lui ramener un casque allemand. Je ne le ferai pas. Difficile peut-être pour lui de comprendre car il est bien jeune mais beaucoup d'allemands sont comme moi papas. On ne peut se réjouir de la guerre et il faut souhaiter qu'il soit du nombre de ceux qu'on appelle des honnêtes gens. Merci d'aider Joséphine pour les petites et au travail des bêtes. Sylvain et moi nous nous épaulons, c'est notre force. Je vous embrasse.

Février 1918. Ma Joséphine, ici nous avons vécu un véritable enfer. Je suis couché, hospitalisé, les yeux mi-clos. La tuerie durait depuis plusieurs jours. Un ouragan de fer et de feu, puis un obus ! Le silence ! La suite on me l'a racontée. Ma bouche, mon nez étaient remplis de terre, une douleur très forte dans ma jambe, j'étais bloqué, ne pouvant m'extirper. On m'a pris sous les bras et sorti de la terre, ma jambe droite en lambeaux. Mon pied était nu, plein d'éclats et l'os fracturé. Revenu à moi, je sentais que ma fin était proche. Sylvain est indemne ; il m'a visité à l'hôpital. Les médecins ne pensent pas pouvoir sauver ma jambe ...Je pense à toi et t'envoie de tendres baisers.

Dernier Printemps

Mars 1918. Ma Joséphine, je me tiens en vie en pensant à toi, à vous. Les infirmières ont extirpé avec une pince des éclats d'obus. Chaque jour, c'est vraiment le martyr, hélas on n'a pu sauver ma jambe. Avec de l'opium on m'a endormi et amputé juste au-dessus du genou. C'est vraiment très compliqué pour le moment, même si je cicatrise bien. Je ne peux me tenir debout. Ma Joséphine, ce sera difficile pour toi. Tu devras garder ton calme et ton sang-froid. Si c'est insurmontable je le comprendrai mais je tremble à l'idée que tu te détournes de moi. On va me fabriquer une jambe de bois et je ferai mon possible pour me réadapter à la vie. Ton Eugène qui t'aime.

Le retour

11 Novembre 1918. Ma bien-aimée, la paix est enfin signée, on ne tuera plus. Je vais être rapatrié, je suis vivant malgré tout. Nous allons devoir nous réadapter, je suis si heureux de te retrouver ! A bientôt le baiser du retour. Eugène.

C'est la dernière lettre. Comme des cris confiés à un crayon.

Rentré dans son Berry natal, Eugène et sa femme ont dû s'accommoder; ils vécurent ensemble plus de soixante ans. Leur douleur fut digne et silencieuse, Joséphine, aimante

jusqu'au bout. « L'amour de sa vie » comme nous le disait notre grand-père.

Ces lettres, écrites dans la boue, repliées, rangées à nouveau dans le coffret , témoignent d'autrefois pour qu'on n'oublie jamais tous ceux qui ont sacrifié leur jeunesse, leur vie.

Restent leurs noms, gravés dans la pierre froide des monuments que l'on ne regarde plus guère.

Francine et moi, bouleversées, les joues mouillées, n'osons parler...Nous réalisons combien le retour à une vie normale a été difficile ! Comme beaucoup de poilus, notre grand-père ne s'est jamais exprimé sur cette sale guerre, peut-être que les civils auraient pensé qu'ils l'exagéraient !



Abel Garcialt a été réhabilité en 1929 grâce au vicaire de Béziers qui, alors qu'il avait été obligé de participer à l'exécution, n'a eu de cesse de prouver son innocence et aussi grâce à la fondation « Pour la pensée libre »

Marie-Claire Ramaen